

RENTÉE LITTÉRAIRE



**DOROTHÉE
JANIN**

**JULIETTE
ADAM**



**THIERRY
BEINSTINGEL**

**ÉLOÏSE
LIÈVRE**



**BARBARA
CASSIN**

**OTTESSA
MOSHFEGH**



**LES DÉSIRS
COMME
DÉSORDRE**

PIERRE ADRIAN
FRANÇOIS BÉGAUDEAU
AURÉLIEN BELLANGER
LAURENT BINET
CAROLINE DE MULDER
YANNICK HAENEL
SARAH HAIDAR

KAOUTAR HARCHI
CAMILLE LAURENS
MARIA POURCHET
BLANDINE RINKEL
PHILIPPE VASSET
EMMANUEL VILLIN

fayard

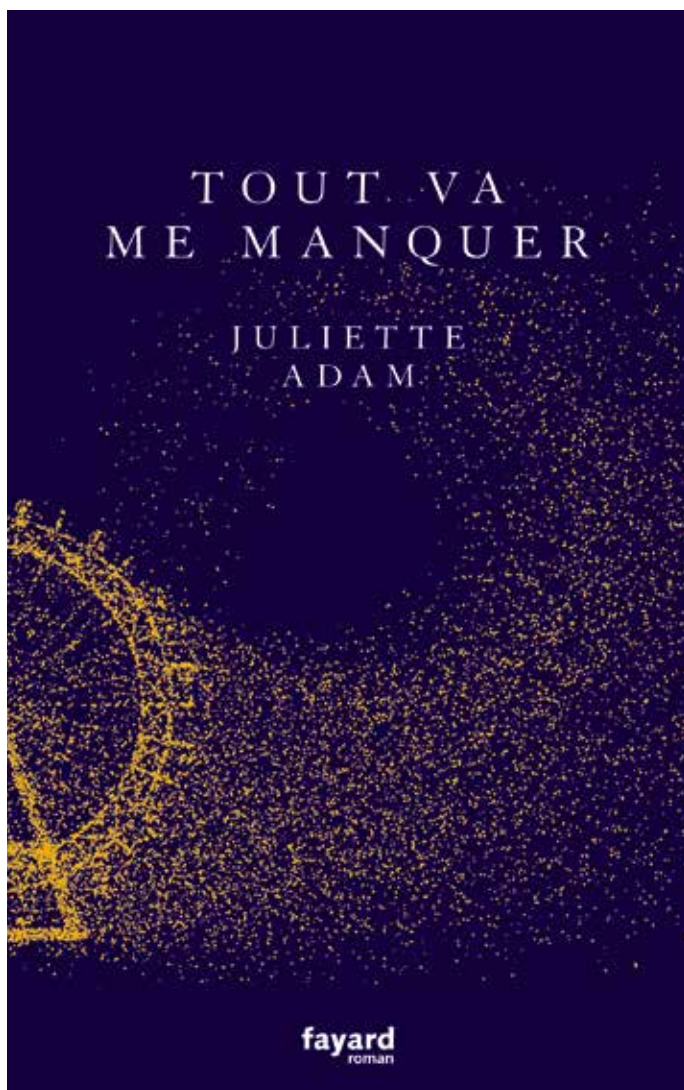
Tout va me manquer	4
JULIETTE ADAM	
Yougoslave	10
THIERRY BEINSTINGEL	
L'Île de Jacob	16
DOROTHÉE JANIN	
Notre dernière sauvagerie	22
ÉLOÏSE LIÈVRE	
Le bonheur, sa dent douce à la mort	28
Autobiographie philosophique	
BARBARA CASSIN	
Nostalgie d'un autre monde	36
OTTESSA MOSHFEGH	
Les désirs comme désordre	44
COLLECTIF	

Livret promotionnel hors commerce
© Librairie Arthème Fayard, 2020.
EAN : 9782213719146

LITÉRAURE
FRANÇAISE

JULIETTE ADAM

4



Étienne s'ennuie. Dans le magasin de jouets où il travaille, dans l'appartement où il vit avec son grand-père, dans cette petite ville où il n'y a jamais rien à faire. Partout, il promène sa solitude, et se demande s'il n'est pas en train de passer à côté de sa vie.

Alors, lorsqu'il se fait frapper par erreur par une inconnue au cœur d'un carnaval, il y voit un signe. Quelque chose se produit enfin. Quelqu'un l'attend quelque part.

À force de la croiser sans cesse, il finira par apprendre son nom. Elle s'appelle Chloé. Il tentera de saisir son caractère inflammable, de dompter son imprévisibilité.

Chloé est de celles qu'on ne peut pas vraiment cerner. Qui ne se laisse pas approcher. Constamment à deux doigts d'implorer. Maladroit et rêveur, Étienne n'a jamais vraiment su comment aborder une fille. Pourtant, ils vont se tourner autour. Et, dans un curieux mélange de fantaisie et de noirceur, faire un bout de chemin ensemble.

Lorsqu'il releva la tête, il vit qu'elle l'avait attendu, là, près de la porte de sortie, une cigarette placée sur son oreille, l'observant pendant tout ce temps. Il la rejoignit en trotinant, se félicitant de ne pas avoir trébuché sur l'une des marches de velours. Toujours en silence, ils sortirent dans la rue où la nuit avait de nouveau tout submergé. La neige avait recommencé doucement à tomber. Le ciel semblait perdre ses étoiles. C'est sous cette voûte-ci qu'Étienne décida de se lancer.

« Tiens, t'es pas avec ton copain policier cette fois... »

Elle esquissa un sourire qu'Étienne ne comprit pas. Elle s'arrêta soudain, remplaça une mèche rebelle dans son bonnet, et ramassa un ticket de caisse rendu rigide par la neige qu'elle glissa dans son sac à main. Elle tira une bouffée de sa menthol et, fixant le ciel, cracha lentement la fumée dans l'immensité presque effrayante du bleu de minuit. À cet instant précis, Étienne regretta de ne pas avoir le courage d'immortaliser ce moment par le simple dé clic d'un appareil photo. Cela devait pourtant être facile. Un simple *bouge pas*, quelques secondes pour sortir son portable, une seule pour faire la mise au point, suffiraient. N'est-ce pas ?

« Oh non. Si tu veux tout savoir, je devais venir avec une amie, mais elle m'a laissé tomber. Cette connasse ne sait pas ce qu'elle a raté. C'est sûr. »

Étienne sentit son pouls s'accélérer. Il sentait qu'il y avait un sens caché dans ces paroles, comme toujours avec les filles qu'il avait rencontrées. Il avait toujours été nul pour ça. Décoder les signes, interpréter un rire, décrypter les messages de plus en plus énigmatiques avec le temps lui apparaissait comme une science à jamais hors de portée. Étienne shootait dans une canette de Pepsi lorsqu'elle s'approcha dangereusement de son visage et posa un doigt sur son hématome qui virait au jaune. Étienne retint un cri de douleur.

« Oh, mais c'est moi qui t'ai fait ça ?

– Ça ? Oh, non, c'est, euh, c'est... Les portes automatiques du Carrefour. Elles se sont pas ouvertes.

– Annh, mais tu m'avais pas dit que t'étais...

– Le fils caché de Pierre Richard, oui je sais. »

En voyant la tronche qu'elle tirait, Étienne leva ses mains en l'air, comme pour se rendre, et, augmentant la distance qui les séparait, se demanda où il avait encore merdé.

La jeunesse est-elle un moment où l'on se fuit plus qu'un moment où l'on se révèle à soi-même ?

Les deux à la fois. L'un plus que l'autre selon les jours et l'humeur. La stabilité me semble assez éphémère et c'est bien pour ça que la jeunesse est si explosive. Je crois que c'est en partie pour cela que j'ai créé des personnages qui se confrontent à cette contradiction. Je suis une perpétuelle indécise et c'est sans doute ce qui m'a poussée à écrire. Il n'y a que dans un roman que l'on peut entrer dans des dualités aussi profondes. Étienne a une idée précise de qui il est, et s'en retrouve frustré, cherche à devenir quelqu'un d'autre tout en étant persuadé qu'il ne pourra jamais le devenir. Chloé est plutôt angoissée par ce questionnement et préfère être impulsive pour ne pas avoir à y penser. Peut-être qu'Étienne et Chloé se seraient mieux adaptés à leur vie s'ils avaient arrêté d'être obsédés par cette question. Mais ils sont tous deux attentifs à ce qu'ils ressentent à chaque instant, ont une certaine exigence envers eux-mêmes, et ça les bouffe, chacun à leur manière.

Chloé est un personnage excessif et sanguin, Étienne quelqu'un d'enfermé en lui-même. Pourquoi se rencontrent-ils ?

Je suis fascinée par les rencontres qui ne se font pas. Par les inconnus qui nous rappellent à quel point on ne fait que se manquer de peu. Les couloirs de métro sont grouillants de fantômes de nos vies possibles. Ça ne doit pas être un hasard si j'ai imaginé cette histoire dans le wagon de la ligne 12, à 7 h 30 du matin, en direction du lycée. J'avais envie de ça. D'un changement, le plus brutal possible. Étienne et Chloé se trouvent car j'ai l'impression qu'ils représentent chacun une partie de moi. S'ils avaient une fille, ce serait moi. Je suis l'enfant de mes personnages. Il fallait bien qu'ils se rencontrent pour que je puisse me sentir entière. Ce roman, c'est aussi la rencontre du gai et du morbide, un couple d'ambiances, de scènes, de répliques qui s'entrechoquent, se cognent et se séduisent. Chloé est l'incarnation de la rage et de l'émerveillement, elle s'y accroche férocement. Elle est excessive et sanguine mais aussi fébrile et bourrée d'humour. Étienne est un mélange de douceur, de maladresse et de colère étouffée. Ce sont deux manières de voir le monde qui se rencontrent, deux façons d'y survivre. Et ils pensent qu'ils y arriveront mieux à deux.

Toute rencontre comporte-t-elle un risque ?

J'entends souvent des gens répéter qu'il ne faut pas s'attacher, de peur de trop de s'abîmer. Ce livre, c'est un peu une manière de leur dire d'aller se faire foutre. Je crois que refuser de se sentir vulné-



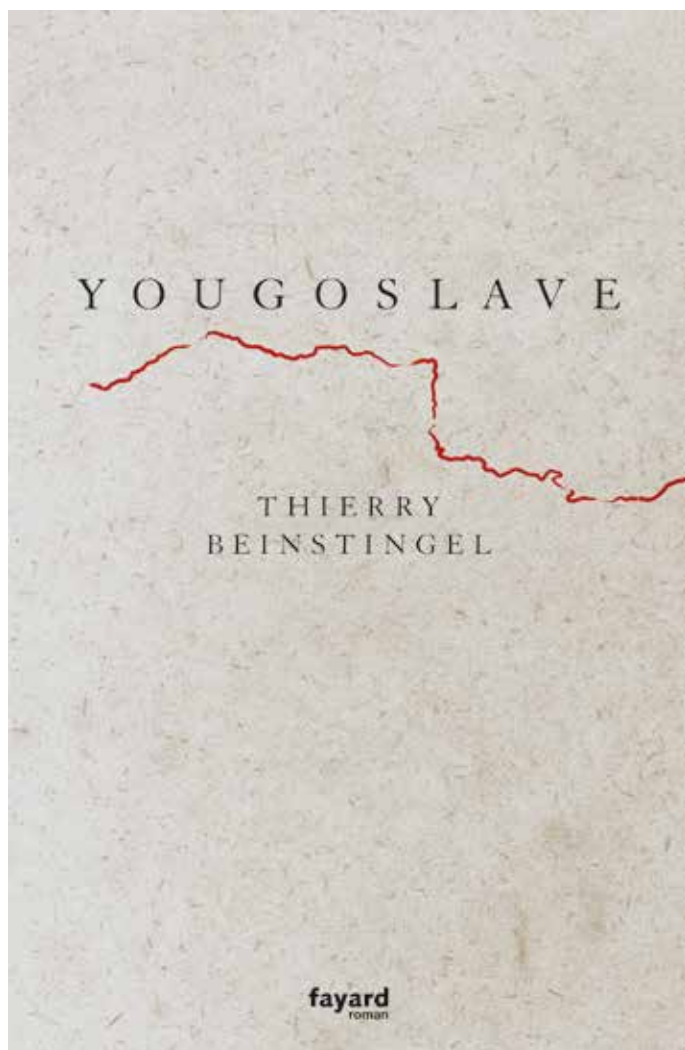
© RICHARD DUMAS

Juliette Adam
est née en 2002.
Elle a passé
son enfance
en Bretagne
et vit aujourd'hui
à Paris.
Tout va me manquer
est son premier
roman.

nable, c'est abandonner l'idée de vivre intensément. Étienne et Chloé ont compris cela. Le risque de leur rencontre est palpable dès leur premier contact. Peut-être qu'ils auraient mieux fait de ne pas s'approcher autant, de tenter de se préserver. De donner moins d'importance à leur histoire. Peut-être qu'ils auraient dû se laisser aimer par un autre. Abandonner l'idée d'un futur où ils pourraient être heureux ensemble. Mais ils n'y peuvent rien. Ils ont tous deux ces pulsions de destruction et de réparation simultanées. Ils se livrent, sans filtre, beaucoup trop rapidement. Comme s'il y avait un danger à ne pas se dévoiler assez. Et pourtant, ce qui se passe entre eux reste muet. Ça ne veut pas sortir. Redonner de la normalité à leur rencontre les terrifie. Ils ne peuvent fonctionner que sur le terrain de l'humour, se retrouvent sur ce lieu commun, ont besoin d'échapper à ce monde auquel ils ne sont pas adaptés. Étienne et Chloé se mettent en danger parce qu'ils ont besoin de se sentir vivants. Ils sont focalisés sur cet idéal. Un peu trop, sûrement.

THIERRY BEINSTINGEL

10



Ma grand-mère habitait à Sarajevo, à cinq cents mètres de l'endroit où l'archiduc François-Ferdinand a été assassiné en juin 1914, événement considéré comme déclencheur de la Première Guerre mondiale.

À la fin de la Seconde, en mai 1945, on la retrouve à Berlin, au milieu des décombres, entourée de ses enfants.

Ces deux anecdotes sont le fondement d'une quête qui retrace presque deux siècles et demi d'une chronique à la fois familiale et historique. Commencé en Autriche à la mort de Mozart, en 1791, tandis que la France où je verrai le jour est en pleine ébullition révolutionnaire, ce roman met tour à tour en scène six générations de la famille dont je suis issu. Balayant une Mitteleuropa en perpétuelle évolution, il tâche de rendre hommage à ceux dont l'histoire n'a pas retenu les noms, mais qu'elle a tout de même embarqués dans ses bouleversements. Et, en ces temps où la situation des migrants n'a jamais été aussi controversée, il a aussi pour volonté de remettre dans nos cœurs les péripéties modestes et singulières de nos origines.

T. B.

De même qu'on prétend que quelques poignées de mains à peine nous séparent de gens vivant aux antipodes, sans doute ne faudrait-il pas grimper bien haut dans nos arbres généalogiques pour nous découvrir à tous ce qu'on a coutume d'appeler des « origines étrangères ». Et quelle plus belle occasion, pour un écrivain, d'accomplir ce grand projet romanesque qui consiste à rappeler que ce sont les individus qui écrivent l'histoire autant que l'histoire qui façonne les individus ?

Au collège, l'allemand s'est imposé facilement dans notre région proche de ce pays et Léo a fait réviser les leçons à ses enfants, corrigeant si besoin notre accent. Nous connaissons déjà quelques mots dans la langue de Goethe, plaisanteries qu'on répétait comme *Glatzkopf*, le chauve, vieilles réminiscences pour Léo de sa deuxième langue apprise. Il émaillait aussi le quotidien de quelques expressions yougoslaves, comme lorsqu'il versait un peu de lait froid dans un potage trop chaud, nous tendant l'assiette en disant « supa Mačja », littéralement une « soupe pour chaton », locution en phonétique reprise dans mes jeux d'enfants à tue-tête : « soupa matitcha ! ». Cette polyphonie cependant n'excédait pas quelques mots et si parfois Léo et ses parents continuaient à parler en serbo-croate ou en allemand, l'origine étrangère s'était effacée depuis longtemps. De temps en temps, un instituteur ou un professeur, qui ne savait prononcer mon nom lors de la rentrée des classes, m'en demandait la provenance. Je répondais invariablement que mon père était yougoslave. Généralement quelques secondes de silence s'éternisaient, non par désintérêt, mais parce que, la plupart du temps, peu

de personnes ont une idée précise de ce lieu étrange. Yougoslave, mot aussi long que notre patronyme, sauf qu'il clôt l'alphabet à l'avant-dernière place et que notre nom le commence à la seconde. Et même identique incompréhension pour les deux termes : yougoslave au début presque tendre et glissant, terminé par un « slave » cinglant comme un fouet ; et notre nom pareillement à trois syllabes qui se mélangent dans un balbutiement de voyelles et de consonnes. C'est de quelle origine ? demandaient les instituteurs et les professeurs, soucieux de rattraper leur prononciation maladroite. Yougoslave, mon père est yougoslave. Suivait un « ah » embarrassé... Ils devinaient la vague nation reléguée au fin fond de la géographie et à l'avant dernière lettre de l'alphabet, juste avant le z de zéro.

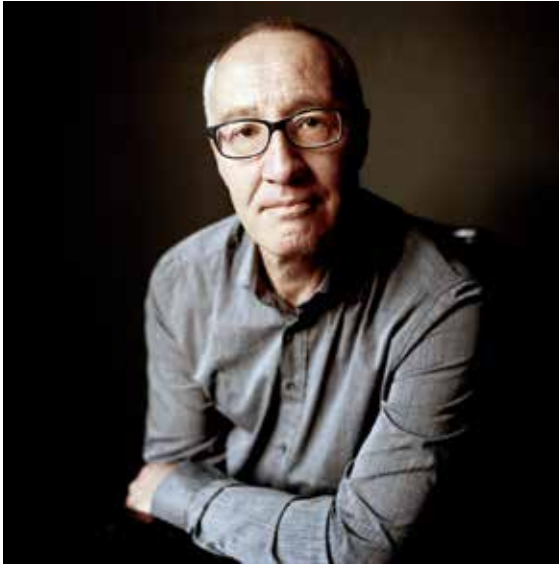
Pourquoi ce livre ?

L'envie d'écrire sur ma famille paternelle est présente depuis longtemps. Jusqu'à très récemment, j'ai été réticent à porter au grand jour ce récit personnel. Il me semblait qu'entamer une telle histoire allait hâter la disparition de mes proches. Cette peur a radicalement changé quand j'ai compris que mes parents avaient atteint un âge tel que cette inquiétude était devenue sans fondement. J'ai réalisé aussi que j'avais très peu discuté de ce passé avec mon père. J'ai voulu rattraper ce temps. Je n'avais collecté jusqu'ici que des souvenirs personnels ou des bribes, parfois éminemment romanesques, comme cet arbre généalogique établi par une petite cousine inconnue, habitant en Alaska. Tous ces éléments avaient attisé ma curiosité, et je souhaitais m'approcher le plus possible de ce qui s'était réellement passé depuis le début connu de cette saga familiale qui commence en Autriche au temps de Mozart. Je suis aussi persuadé que cette histoire, qui n'a été qu'une succession de déplacements et d'installations, a une visée plus universelle, à l'heure où les migrations sont de plus en plus contestées, notamment au sein même de l'Europe. De plus, les recherches que j'ai entreprises démontrent que nous avons véritablement négligé – surtout en France – l'histoire des Balkans et de la Mitteleuropa, certes complexe mais essentielle pour nous projeter dans l'avenir.

Quel lien l'Histoire et le roman familial entretiennent-ils, et en particulier ici dans *Yougoslave* ?

Mon récit raconte des hasards historiques qui semblent avoir poursuivi notre famille. Le dernier en date est un voyage en Yougoslavie, pays natal que mon père n'avait jamais revu depuis un demi-siècle, dont le projet a dû être abandonné à la suite de la guerre des années 90. En parallèle, l'écriture d'un roman familial étalé sur plus de deux siècles montre les limites de la mémoire des générations. Je n'ai que très peu d'éléments sur les premières descendance : des lieux et des dates de naissance et de mort, des mariages, parfois le nom d'une profession. Il faut confronter ces origines aux événements historiques des pays concernés et la part d'invention est évidemment très grande, tandis que, plus on avance dans le temps, plus les souvenirs, ceux de mon père, puis les miens, viennent combler les vides. La tâche n'est pas pour autant plus aisée, car nos mémoires sont aussi romanesques et sujettes à interprétations. C'est pour cela que ce récit est avant tout pleinement un roman.

Vous semblez depuis quelque temps osciller entre des œuvres explorant des vies ordinaires d'aujourd'hui – notamment dans le monde du travail – et les grandes traversées littéraires du siècle passé. Comment l'expliquez-vous et qu'est-ce que ce mouvement nourrit chez vous ?



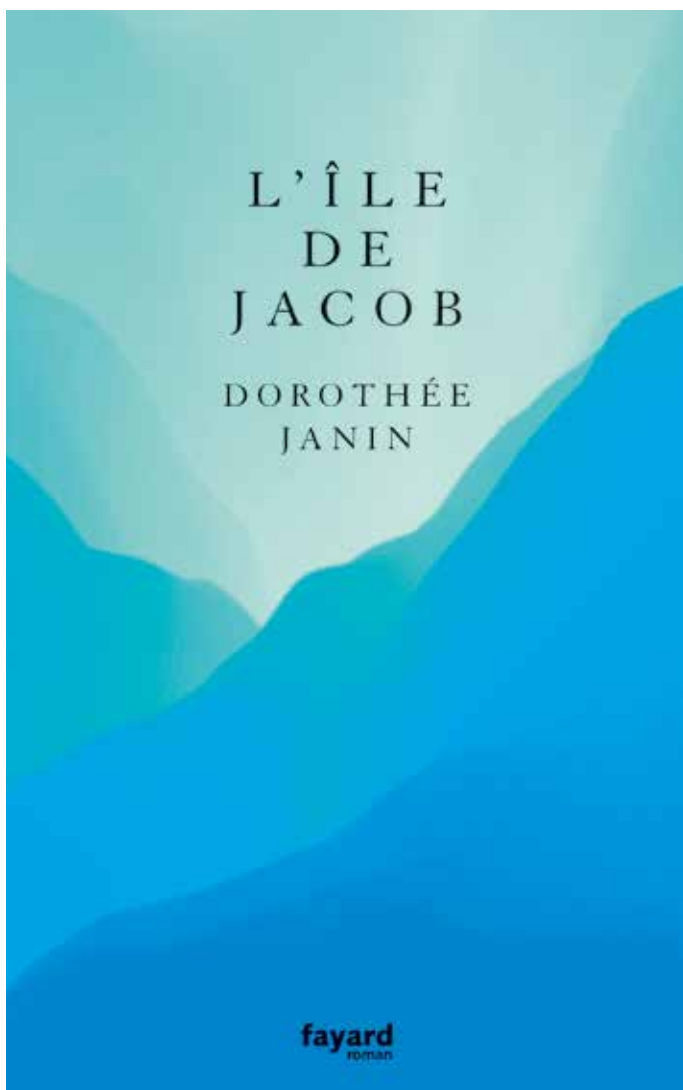
© RICHARD DUMAS

Thierry Beinstingel est l'auteur de nombreux romans parmi lesquels *Ils désertent* (Fayard, 2012, prix Eugène Dabit et Prix Amila-Meckert), *Faux nègres* (Fayard, 2014) ou *Vie prolongée d'Arthur Rimbaud* (Fayard, 2016).

On ne peut parler de vies ordinaires sans aborder le travail puisqu'il constitue les deux tiers de ces existences : c'est pourquoi nos relations à l'emploi, au gagne-pain, doivent être évoquées. Pour autant, je n'ai pas l'impression d'osciller entre des destins normaux et des figures de la littérature. Lorsque je convoque le poète dans *Vie prolongée d'Arthur Rimbaud*, c'est pour lui réinventer une vie classique et laborieuse de chef d'équipe dans une carrière de marbre. Et le représentant en papiers peints de mon roman *Ils désertent* se reconnaît pareillement dans la passion qu'il porte à Rimbaud. De la même manière, dans *Yougoslave*, lorsque nous offrons à mon père, à l'époque chauffeur routier, une luxueuse édition en français de *La guerre et la paix* de Tolstoï pour son anniversaire, c'est d'abord pour qu'il mesure son propre chemin parcouru (le français est sa 3^e langue apprise), mais cela démontre aussi qu'il n'existe aucune barrière entre la grande littérature et la vie ordinaire. J'anime des ateliers d'écriture et j'ai souvent remarqué une compréhension naturelle des enjeux littéraires pour des publics généralement éloignés de la culture. Parler de haïkus japonais à des classes de CE2, de Pablo Neruda à des migrants, de Georges Perec chez des apprentis bûcherons, de poésie haïtienne à des lycéens ou de Samuel Beckett aux pensionnaires d'un hôpital psychiatrique n'est pas étrange, bien au contraire, c'est souvent l'occasion d'échanges beaucoup plus riches que dans les milieux lettrés.

DOROTHÉE JANIN

16



Depuis des centaines de millénaires, Christmas Island était restée totalement coupée du monde. Mais, après avoir servi de mine de phosphate, puis être devenue célèbre pour le spectacle extraordinaire de la transhumance de ses cinquante millions de crabes rouges, l'île abrite désormais, au cœur de la jungle, un centre de détention pour demandeurs d'asile jugés indésirables par l'Australie.

Année après année, la présence humaine et la rupture de son isolement ont perturbé son écosystème de manière irréversible : ce microcosme étrange se transforme en laboratoire des catastrophes qui bouleversent la planète.

Lorsqu'il s'y installe avec son père, le narrateur est bien loin de ces considérations. Adolescent obnubilé par le corps des femmes, la peur du ridicule et la honte d'être soi, il est surtout tourmenté par l'image que se feront de lui les autres jeunes gens – les filles en particulier. Pourtant, si son père a été appelé sur Christmas Island, c'est précisément pour tenter d'endiguer une invasion de fourmis qui détruit la faune locale. Mais que pèsent les angoisses collectives lorsqu'on explore l'amour, le sexe, l'amitié, et que l'on rencontre l'homme magnétique qui changera votre vie ?

Dans la chaleur trouble des tropiques, le jeune homme fait son baptême du feu initiatique. Mais depuis John Donne, on sait que nul homme n'est une île. Si Christmas Island elle-même s'est fait rattraper par l'inexorable marche du monde, comment lui pourrait-il y échapper ?

Ils se voyaient de plus en plus souvent et très vite ils avaient eu l'impression d'être défaits de toutes leurs attitudes – eux dont le point commun était d'en avoir si peu –, comme s'ils étaient dépouillés de toute farce humaine, de toute tenue d'âme fausse. Un soir qu'elle était allongée chez elle sur un sofa en train de s'assoupir, un livre à la main, elle s'était réveillée soudainement, levée par un croc. Le choc du manque l'avait décollée du dossier. « Oh non, avait-elle pensé. Pas maintenant... pas si jeune. » Elle avait alors avoué la vérité à Jacob, la vérité et comme elle avait peur. Il avait gardé le silence puis lui avait seulement dit que là où elle déciderait d'aller faire ses études, où que ce soit, il la rejoindrait. « Attends. Maintenant il faut attendre. »

Lorsque j'ai découvert qu'ils *s'aimaient*, ce mot étrange, que cachés de moi ils connaissaient ce que je voulais connaître, la jalousie m'a flambé les tempes. Je perdais Jacob. J'étais en colère, je me sentais floué. J'ai essayé de croire que Jacob abusait d'elle, que leur différence d'âge était malsaine, même si Victoria n'était pas une fille – une femme étais-je maintenant obligé de penser – qu'on imaginait victime. Mais quand je les ai vus ensemble, je me suis dit : bien sûr. Eux deux, bien

sûr. C'est comme ça. Il le fallait. Devant moi ils ne se touchaient pas. Mais à travers leurs regards détournés, qui souriaient pourtant, leurs gestes alourdis comme par une catastrophe, on sentait une attirance magnétique, géologique, comme dans ces récits très anciens de navigateurs qui racontent que dans les mers pourpres, au-delà du Gange, d'immenses rochers faits de pierre d'aimant ont la force d'arracher les clous et les bandes de fer des bateaux. C'est à mes yeux une description valable de l'amour – les armures, les attaches et les poids dont il peut défaire – et de son péril : « ... *et ainsi de les attirer au fond et les faire périr.* »

Je connais un autre récit sur cette fable, cette *Merveille*. Il a été rédigé par un chevalier anglais explorateur de l'Asie et des Indes, au xiv^e siècle. « *Moi-même j'ai vu au loin une sorte de grande île où il y avait des arbrisseaux, des épines, des ronces en grande quantité et les marins nous dirent que c'était tous les navires qui avaient été arrêtés par les rochers d'aimant et, de la pourriture qui était dans les navires, ces arbrisseaux, ces épines et ces ronces et quantité d'herbes avaient poussé.* » C'est alors à Christmas Island que je pense, telle en mon passé, à demeure en mon souvenir.

Qu'est-ce qui vous a guidée vers cette île méconnue ?

Cette île m'a fascinée parce que très étrange, et aussi parce que dans cet espace minuscule on retrouve deux grands maux planétaires : le désastre écologique et les mouvements migratoires désespérés. Mais il n'y a ni leçon ni dénonciation. C'est le sentiment d'impuissance, de perplexité proche de la sidération, de culpabilité face à ces événements qui traverse le livre, et qui se superpose avec le destin des personnages. À travers l'observation d'un environnement précis qui déraile, j'ai essayé d'écrire sur cette bombe dans les consciences, qui transperce les sociétés modernes, envahit et travaille les cerveaux. Christmas Island est comme une éprouvette que l'on secoue. La présence humaine a attaqué l'île comme un virus, une maladie grave. Il y a la beauté un peu répulsive de l'île, son ambiance à la fois hostile et hypnotique, avec sa faune à part, sa flore à part, son temps à part, ses flux et ses cycles immuables, comme la spectaculaire transhumance des crabes rouges qui la transforme en rubis une fois par an. Et au milieu de ça, ce centre de détention au cœur de la jungle, où les demandeurs d'asile arrêtés en mer sont enfermés, immobilisés dans une attente sans repères. L'isolement dans l'isolement. Christmas Island n'est pas un décor mais un personnage du roman, son histoire et celle du narrateur, marquée par le traumatisme et la faute, tracent une généalogie croisée de la mauvaise conscience.

Dans cet environnement en pleine mutation, vous décidez de mettre en scène un adolescent, en pleine période de changement lui aussi. Ce roman est donc également un roman d'apprentissage ?

J'ai essayé d'insuffler une rapidité qui fasse ressentir ce sentiment de chute vers l'avenir, à la fois exaltant et terrorisant, qui colore l'adolescence, cette période où la vie nous malmène de façon presque burlesque, où les sentiments grandiloquents se cognent à la réalité. La sensibilité cyclothymique de ces jeunes personnes toutes neuves pour qui tout est crucial est touchante. Le narrateur est initié à des sensations primordiales, aux envoûtements de l'île, tout en étant victime d'obsessions qui le parasitent. Il veut écrire, mais la peur et la honte d'être soi font barrage à sa vocation. Il veut aimer et être aimé, mais il est crucifié par la peur du ridicule. Il cherche à devenir un homme et il voit en Jacob, sa beauté, son apparente facilité d'être, son charme, un modèle de virilité, mais cette vision se fracture. Une tragédie dont il se sent responsable va frapper les êtres qui structurent son univers mental. Le roman retrace l'histoire d'une mue intime, mais aussi d'autres envahissements qui font exploser les identités. Un adolescent envahi par le désir, par sa fascination pour Jacob, Jacob envahi par un mal qui le dévore, une jeune fille envahie par la passion, un père



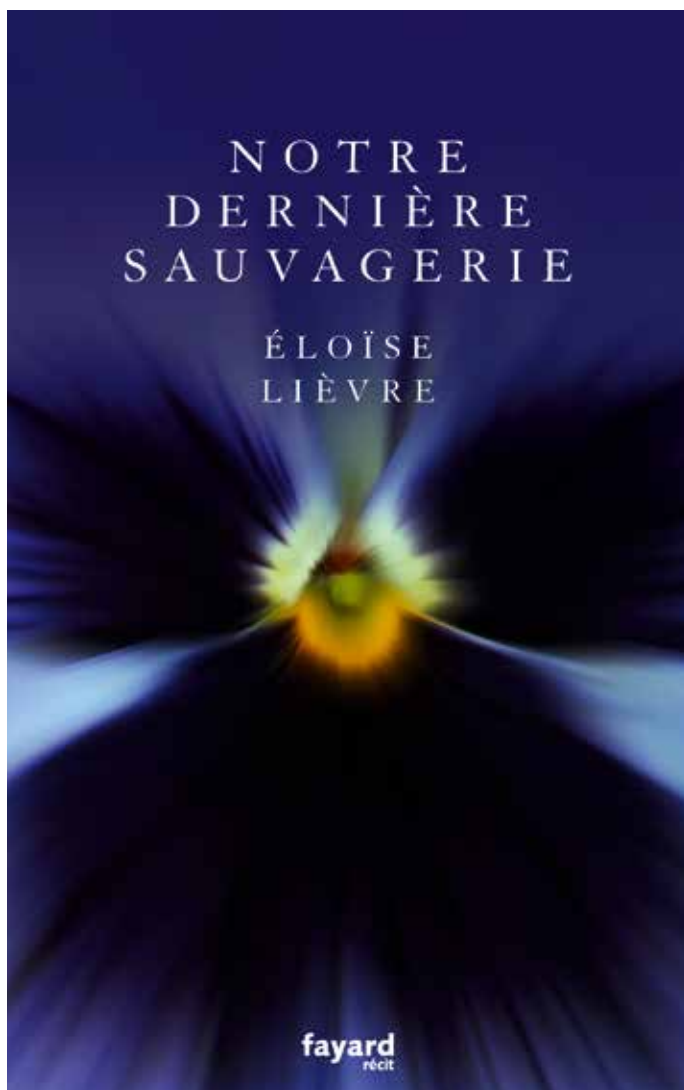
© RICHARD DUMAS

Dorothée Janin a publié *La vie sur terre* (Denoël, 2007, sélection du prix de Flore), et *Mickey Mouse Rosenberger et autres égarés* (Denoël, 2010, sélection du prix Goncourt de la nouvelle).

envahi par l'alcool et le chagrin, une île envahie par l'homme et les facteurs de destruction qu'il a apportés, les immigrants enfermés dans le centre de détention envahis par le désespoir, et le monde envahi par la culpabilité.

Quel lien peut-on trouver entre les différentes trajectoires que le récit entremêle ?

Au cœur de ce roman il y a la question de la place de l'autre. À travers un individu, un microcosme, et l'interrogation sur la vocation artistique, sur l'écriture. La confrontation avec l'autre est un lieu de danger, de menace. On s'expose aux coups, à la culpabilité, à la blessure, au jugement, à la souffrance de la perte ou du rejet. Mais c'est aussi l'étincelle de vie, la faille qui permet de devenir un individu moral, de donner et recevoir, de changer. Qui permet dans son être, et donc dans la création artistique, d'échapper à la pose ou à la stérilité. La vulnérabilité peut faire naître le pire et le meilleur. Le destin des personnages et celui de l'île parlent de ce mouvement en soi-même, de ce dilemme qui se pose aux sociétés comme aux individus, qu'on affronte tous les jours et qu'on ne résout jamais. On peut se barricader, vouloir se protéger à tout prix, ce qui est à la fois efficace et mortifère. On peut être détruit. On peut réussir à rester vivant, mais comment ?



Pendant trois ans, j'ai pris en photo les gens qui lisent dans le métro, parce que j'avais besoin d'un projet et d'un geste fort dans ma vie pour affronter une situation personnelle banale mais difficile, ma séparation d'avec le père de mes enfants, et une situation collective de violence sociale.

Ce texte est le récit de cette « aventure », à la fois petite sociologie impromptue de la lecture en milieux urbains et souterrains, histoire intime d'une femme qui (re)découvre la liberté et, au confluent des deux, réflexion sur la place du livre dans nos vies, hymne à cet objet magique dont j'ai voulu montrer le caractère politique.

Les pensées sauvages sont des fleurs familières, de celles que j'ai su reconnaître le plus tôt dans le piquetage précieux des prairies, le bouquet naïf des pâquerettes, des boutons d'or et des coquelicots. C'est ma grand-mère qui me les a apprises au pied des arbres. Elles m'impressionnèrent parce que, contrairement à leurs sœurs champêtres très simples, elles étaient, alors même qu'elles se cachaient sous les touffes d'herbes avec une modestie d'insecte peureux, audacieuses et sophistiquées, dissymétriques et complexes. Elles arboraient une excroissance de pétales, à l'arrière d'une corolle principale, comme si la fleur définitive avait été obtenue par une bifurcation génétique, une hésitation entre l'un et le deux, phénomène de gémellité résorbée dont il ne serait resté au terme d'une méiose interrompue que le fantôme concret d'une fleur siamoise. Leurs trois couleurs n'avaient pas de limites nettes et cette capillarité suggérait l'intervention d'une main humaine, raffinée et orientale, un point d'encre sur la soie et sa diffusion à la matière qui paraissait à la fois imprévisible et régulière. Elles me semblent aujourd'hui tenir, à partir du cœur, tantôt du chat, tantôt de certains lépidoptères

et du test de Rorschach. La tache qui naît de leur centre est aussi très sexuelle, mais cela non plus, les petites filles ne le voient pas.

Le dessin botanique d'un plant de ces fleurs orne l'édition de poche de *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss. Je l'observe minutieusement entre les mains de l'homme en face duquel je suis assise. Elles sont jolies, fraîches, et un petit air de fierté, de satisfaction anthropomorphique se dégage même des deux plus jaunes et grosses, qui semblent se prendre orgueilleusement pour des papillons. Elles sont très occidentales, pourtant aussi altières qu'une parure indienne, mais la claire antithèse du visage triste du jeune garçon sur la couverture de *Tristes tropiques*. Leur occidentalité en fait de parfaites ambassadrices du propos de Claude Lévi-Strauss dans ce livre. Sur la quatrième de couverture, en vis-à-vis des élégantes, brille cette expression qui complète l'ambivalence florale du titre, *La Pensée sauvage*, « tant qu'elle n'a pas été cultivée et domestiquée à des fins de rendement ».

Tous les matins, pour la plupart des gens, pris dans les rouages, c'est exactement la même chose, le même but, cette *fin de rendement*.

En quoi la lecture est-elle pour vous un acte de résistance et peut-être même « la dernière sauvagerie » possible ?

La lecture est un acte de résistance d'abord dans l'intimité d'une vie. C'est en tout cas ce que j'ai éprouvé au moment, long moment, de ma séparation d'avec le père de mes enfants, qui a coïncidé avec les attentats en France en 2015 et 2016. Je savais déjà, comme tout amoureux de la lecture, qu'elle pouvait être un refuge, un réconfort. Ce que j'ai découvert, c'est que la lecture comme pratique collective, la lecture des autres comme sœur de la mienne, érigée en principe de vie, pouvait être un moyen de résister à ce à quoi nous devons faire face, aux violences que nous ne pouvons pas éviter.

Cette découverte, je l'ai faite en pleine tourmente existentielle, fragile, quand un jour, pour me raccrocher à quelque chose, une habitude ou une quête, j'ai commencé à prendre en photo les gens qui lisent dans le métro. Au fur et à mesure, je les ai observés, volés, aimés, remerciés, et j'ai vu dans le simple fait de tenir ensemble un livre entre les mains une manière de penser à contre-courant du modèle imposé à l'Occident contemporain. Lire n'a aucun lien avec l'idée de rendement, lire n'est pas économique. Lire est plus proche pour moi d'une immersion en forêt, une vie dans les bois. Notre dernière sauvagerie, en souvenir de *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss, qui s'oppose au rationalisme utilitariste et productiviste dont nous sommes plus ou moins prisonniers.

Une rupture amoureuse est-elle aussi toujours un moment de redéfinition de soi ?

La vie est toujours une redéfinition de soi, une infinie redéfinition de soi. Avec, effectivement, ses acmé, comme peut l'être une rupture amoureuse. Mais ce texte est plus le récit d'une séparation que d'une rupture. Les mots sont importants. Lorsqu'un couple a des enfants, il me semble qu'il n'y a ni rupture ni fin, seulement une forme qui laisse place à une autre forme. Séparer, c'est défaire la paire. En cela, la séparation oblige à réapprendre l'unicité, c'est-à-dire à être seulement un et plus l'un de deux, l'une de l'autre ou l'autre de l'un.

Ce que raconte ce livre, c'est que cette espèce de rééducation peut ne pas être subie mais au contraire désirée. Que dans la tourmente de la séparation peut se cacher cette jouissance du retour à l'unique. La séparation n'est alors plus la cause mais le moyen d'être celui qui dit à nouveau *je*, ou qui même, apprend à le dire pour la première fois. Cela ne se fait pas *tout seul*. Moi, il m'a fallu me fondre dans la multiplicité des gens qui lisent pour m'extraire du *nous* du couple, me reconnaître comme autre pour me définir comme *moi seule*, ce qui donc, ne veut rien dire.



© RICHARD DUMAS

Éloïse Lièvre est écrivain et professeur. Elle a notamment publié *Les gens heureux n'ont pas d'histoire* (Lattès, 2016).

Quelle place les livres prennent-ils selon vous dans nos vies ?

Le livre est un objet magique, au sens où il accomplit la pensée magique, cette pensée qui s'attribue la puissance de façonner le réel. Mais le livre n'est pas seulement puissant pour ce qu'il contient, des histoires, des savoirs, de la langue, de la pensée, il l'est vraiment en tant qu'objet, dont on a beaucoup dit déjà la sensualité. Il peut alors devenir, selon l'expérience de chacun, un talisman, une balise, un herbier à souvenirs.

Ces différents rôles s'incarnent dans mon texte, mais j'ai essayé de déployer surtout un imaginaire organique et biographique de la bibliothèque, précisément parce qu'après la séparation d'avec le père de mes enfants il me fallait retrouver mon corps, et que ce corps existentiel ne fait qu'un avec les livres qui m'entourent. On ne les lit pas tous, on lit certains de très nombreuses fois, d'autres jamais, mais on a besoin de savoir qu'ils sont là, comme un morceau de territoire.

Dans le métro, lorsque je photographiais les mains des gens qui lisent, s'est révélée une autre puissance du livre : à travers cet objet commun, dans les deux sens du terme, j'ai vu un signe de reconnaissance, de ralliement, d'autant plus secret et clandestin qu'il semble anodin. Les livres font de nous une armée pacifique de veilleurs.

BARBARA CASSIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

28

BARBARA CASSIN
de l'Académie française

Le bonheur,
sa dent
douce à la mort

AUTOBIOGRAPHIE
PHILOSOPHIQUE



fayard
récit

Les imprévus de l'existence, souvent des choses très banales, un mot d'enfant, une histoire que ma mère m'a racontée pour voir mes yeux quand elle me peignait, les mots d'accueil d'un homme, une phrase, toujours une phrase : voilà que cela cristallise et génère un bout de savoir d'un autre ordre, quelque chose comme un concept, une idée philosophique. Comment procède-t-on parfois, de manière imprévue et précise, comme autoritaire, de la vie à la pensée ?

Un souvenir m'a suffi pour comprendre ce que je voulais capter. Passant à côté de Samuel, mon fils tout petit qui s'accrochait au radiateur pour tenir debout devant le mur en miroirs, je lui dis : « Toi, tu pues, tu as fait dans ta culotte. » Il me répond distinctement : « Non, maman. » Puis il se tourne face aux miroirs et dit : « menteur ! » Qu'est-ce qui s'invente là de la vérité, qui fait qu'elle ne sera plus unique ni majuscule ? La Vérité avec un grand V ? Très peu pour moi. Comment l'exiger ou même la désirer ?

De l'anecdote à l'idée. Voilà ce que j'essaie de cerner dans cette autobiographie philosophique. Elle s'est faite en parlant à mon autre fils, Victor.

Je me souviens, je ne me souviens pas. Il y a tant de charme, mais aussi tant de ruse dans ce dont on choisit de se souvenir. Ces phrases sont comme des noms propres, elles titrent les souvenirs. Quand j'en parle, quand je parle, je comprends pourquoi et comment elles m'ont fait vivre-et-penser. Si dures soient-elles parfois, elles donnent accès à la tonalité du bonheur.

« VOILÀ CE QU'EST DEVENU
L'AMOUR DE MA VIE »

Mon père et ma mère s'adoraient et s'engueulaient beaucoup.

J'étais partout avec ma mère avant d'avoir l'âge d'aller à l'école. Quand elle avait fait les courses, le ménage, il était dix heures du matin, elle avait tout fini. Elle prenait alors son bain. Elle s'allongeait dans la baignoire, elle se mettait des gouttes sur les ongles, une goutte bien ronde sur chaque ongle, et elle me montrait comme c'était beau. Je restais à côté de la baignoire, dans la petite salle de bains grise et blanche.

Un jour de bain, qui donc arrivait tous les jours, l'engueulade s'est poursuivie jusque dans la salle de bains. Mon père est entré en hurlant, et ma mère s'est levée dans la baignoire. Je la garde en image, pas trop belle : comme une femme d'un certain âge un peu boursouflée, un peu blanche, avec les seins qui pendent. Dans les tableaux de Bonnard, quelquefois, il y a une femme un peu troublée et un peu molle, qui sort ainsi de sa baignoire. Les deux images se confondent dans ma tête.

Quand mon père a ouvert la porte de la salle de bains, elle s'est levée, il l'a regardée et il a articulé en prenant son temps : « Voilà ce qu'est devenu l'amour de ma vie. »

Elle n'est pas morte sur place. C'est tout. Mais j'ai fait en sorte que personne jamais ne puisse me dire ça, que personne n'ait ce type de rapport avec moi, d'emprise sans rien à côté, d'absoluité. Voilà ce qui m'a obligée à croire pour toujours qu'il ne fallait jamais, au grand jamais, être mono... mononucléodique, monadique, monothéiste, monogame. Qu'il ne fallait pas qu'il y ait un seul homme, une seule femme, comme c'était leur cas, ils s'en vantaient assez. Ça pouvait donner ça, et même ça ne pouvait donner que ça. Je n'aime pas l'Un. Je ne veux pas de l'Un, ni de la majuscule. C'est l'un des brins les plus consistants de mon rapport à la vérité : il n'y en aura pas qu'une. C'est trop risqué.

Elle participe en 1969 au séminaire du Thor avec Martin Heidegger chez René Char, et réapprend le grec avec Jean Bollack et Heinz Wismann. Elle enseigne alors dans les endroits les plus divers, de l'hôpital de jour pour adolescents psychotiques aux universités étrangères prestigieuses, dirige le Centre Léon Robin de Recherches sur la pensée antique, accompagne le Collège international de philosophie, fonde la *Revue des femmes philosophes* de l'UNESCO, poursuit avec Alain Badiou la collection « L'Ordre philosophique » (Seuil), fonde avec lui la collection « Ouvertures » chez Fayard et préside aujourd'hui le Conseil scientifique du Campus Condorcet. Elle est élue en 2018 à l'Académie française et reçoit la médaille d'or du CNRS.

Elle joue toujours sur plusieurs tableaux, se servant d'une recherche spécialisée d'édition et d'interprétation de textes antiques (le *Poème* de Parménide, le *Traité du non-être* de Gorgias, le livre *Gamma* de la *Métaphysique* d'Aristote) pour ouvrir un peu autrement le monde d'aujourd'hui. Elle travaille sur ce que la philosophie pose comme n'étant pas elle : sophistique, rhétorique, littérature (*L'Effet sophistique*, Gallimard, 1995), et met en rapport ce type de discursivité liée à la performance plus qu'à la vérité avec des inventions contemporaines comme la psychanalyse (*Jacques le sophiste*, Epel, 2012) ou la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud (*Quand dire, c'est vraiment faire*, Fayard, 2018). Une revue de poésie murale, des poèmes jamais publiés, un recueil de nouvelles (*Avec le plus petit et le plus inapparent des corps*, Fayard, 2007, dont le titre reprend une phrase de Gorgias) : comment passe-t-on d'une pratique langagière à une autre, et en quoi sont-elles liées ?

On philosophe en langues et non pas en concepts. Pour tenter d'éviter à l'Europe la double impasse du *globish* et du nationalisme, elle invente avec 150 chercheurs le *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des intraduisibles* (2004, Seuil/Le Robert, 2^e éd. complétée, 2019) : il s'appuie sur ces symptômes que sont les intraduisibles (non pas ce qu'on ne traduit pas, mais ce qu'on ne cesse pas de ne pas traduire) — et se trouve à son tour traduit, c'est-à-dire réinventé, en



© SÉBASTIEN DOLIDON

Barbara Cassin, chercheuse au CNRS, est philosophe et philologue. Spécialiste de philosophie grecque, elle travaille sur ce que peuvent les mots.

une dizaine de langues. Elle s'efforce de rendre sensible ce savoir-faire avec les différences qu'est la traduction dans l'exposition *Après Babel, traduire* (Mucem, 2016-2017 ; puis *Les Routes de la traduction. Babel à Genève*, Fondation Bodmer 2017-2018 ; puis au Musée de l'immigration de Buenos Aires en 2021). Elle travaille aujourd'hui à faire exister des Maisons de la sagesse contemporaines, centrées autour de la traduction, et prépare une exposition sur *Les objets migrants*.

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE



Les héros de *Nostalgie d'un autre monde* ont tous un point commun : ils ont pris un mauvais virage. Certains sont séparés ou divorcés, d'autres sont au chômage, endettés, en conflit avec leur famille. Instables, pétris de défauts et d'incertitudes, ils expérimentent le désir, l'obsession, la solitude, l'amour et l'échec, tout en aspirant à se reconnecter au monde qui les entoure. Dans « Élévation », Ottessa Moshfegh brosse le portrait d'une jeune professeure aux habitudes révoltantes. « M. Wu » est un vieux voyeur esseulé qui prend son courage à deux mains pour aborder la femme nichée au creux de tous ses fantasmes. « Un monde meilleur » découvre une petite fille convaincue qu'elle vient d'un autre monde et doit tuer quelqu'un pour pouvoir y retourner – or se présente un jour la victime parfaite...

Émaillées de situations tantôt cocasses tantôt désarçonnantes, les quatorze nouvelles qui composent le recueil d'Ottessa Moshfegh mettent en scène avec brio les tourments d'une cohorte de personnages marginaux, fantasques, étonnants. Dans un style subversif, implacable, mais toujours avec un soupçon de tendresse, Ottessa Moshfegh se place en fine observatrice de notre société et des êtres qui peuplent notre monde en archipel.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLÉMENT BAUDE

À la gare routière de Providence, j'ai attendu, j'ai fait les cent pas, j'ai pesté. Quand K Mendez est arrivé en taxi, avec trente-six minutes de retard, j'étais à deux doigts de m'effondrer. Il devait avoir à peine plus de vingt ans, grand et mince, vêtu d'un jean baggy, d'un tee-shirt Thrasher et d'un blouson de ski avec une capuche doublée de fourrure. Il m'a à peine regardé pendant qu'il posait l'ottomane par terre et la calait entre ses Vans. J'avais peur que le capitonnage soit souillé par la neige fondue et sale sur le trottoir, mais j'étais trop abasourdi par son cran et son arrogance pour pouvoir dire quelque chose. Je lui ai tendu l'argent. Il a tourné la tête, a craché, a allumé une cigarette et m'a dit, d'une voix monocorde et blanche : « C'est deux cents, maintenant. Plus le coût du taxi.

– C'est du délire, ai-je rétorqué. J'ai cinquante-cinq dollars. Et un bon d'achat de quinze dollars chez Burger King. C'est tout ce que j'ai.

– Rien à foutre de Burger King. »

Sans un mot de plus, il a repris l'ottomane et s'est dirigé vers la station de taxis, devant la gare routière.

« Attendez ! » ai-je crié en le rattrapant à grande-peine. Ce type était un crétin, un merdeux, privilégié et cupide, mais il avait ce que je voulais. « Je vous donne ça ! » J'ai retiré mon écharpe pour la lui offrir. K Mendez s'est arrêté et s'est retourné. Ses joues étaient criblées de cicatrices d'acné rouges et molles. Ses dents étaient comme des crocs et ses yeux, indéchiffrables. Il devait sans doute vendre ses meubles pour s'acheter de la drogue. Sinon quoi ?

« Bon, OK, a-t-il dit, me surprenant. Et votre chapeau. Et votre manteau. Ça devrait le faire.

– Ce manteau vaut mille deux cents dollars. »

J'ai ri. Je lui ai tendu l'écharpe et je l'ai agitée en l'air. « Tenez. Et l'argent. » Il s'est retourné et a rejoint la file d'attente pour les taxis, en me jetant parfois des regards en coin, comme un chien. C'était une curieuse confrontation, et je l'aurais certainement remportée si j'avais tenu bon. Mais j'étais pressé. Mon avenir était en jeu. J'ai fini quasiment à poil. Il m'a même pris mon bon d'achat Burger King. L'ottomane était merdique, mais au bout du compte ça n'avait pas d'importance.

« Des nouvelles acérées. »

Zadie Smith

« Il y a quelque chose de rafraîchissant et drôle dans sa description sans fard de la bassesse de la condition humaine [...].
Un pur plaisir. »

The Huffington Post

« Une prose limpide, rythmée, regorgeant de détails. »

The Guardian

« Le réalisme angoissé d'Ottessa Moshfegh est autant imprégné de craintes obscures que de tournures de phrases brillantes. »

GQ

« Un talent incroyable et inouï pour transformer la répugnance quotidienne en un sujet fascinant. »

Kirkus

« [Ottessa Moshfegh] a un talent incroyable, et un humour noir d'encre. »

Sunday Times

« Une écriture cinématographique – expressive, immédiate. »

Times Literary Supplement

« Un recueil de nouvelles singulier et sensationnel. Bien qu'elle dissèque sans pitié leurs paranoïas, leurs obsessions et leurs échecs, Ottessa Moshfegh ne se montre jamais condescendante envers ses personnages, dotée à la fois d'un regard vif et d'une profonde compassion. »

Boston Globe

« Ces nouvelles reflètent les moments d'introspection les plus profonds et noirs d'Ottessa Moshfegh. Laissez-vous entraîner. »

Electric Literature

« Ottessa Moshfegh déploie son talent à travers des récits mettant en scène un florilège de malotrus : sans doute temps dans la réalité, mais, dans ses nouvelles, leur compagnie est irrésistible. »

Time

« Des nouvelles ciselées d'une main de maître. [...] Moshfegh est une virtuose. »

Publishers Weekly



© JAKE BELCHER

Ottessa Moshfegh est une écrivaine américaine, auteure de *Mon année de repos et de détente* (Fayard, 2019), best-seller du *New York Times*; *Eileen* (Fayard, 2016; LGF, 2018), récompensé par le prix PEN/Hemingway, finaliste du Man Booker Prize et du National Book Critics Circle Award; *McGlue*, lauréat du Fence Modern Prize et du Believer Book Award; et de *Nostalgie d'un autre monde*, distingué parmi les livres de l'année par la *New York Times Book Review*. Ses nouvelles ont été publiées dans *The New Yorker*, *Granta* et *The Paris Review*, et ont été notamment récompensées par le Pushcart Prize, le O. Henry Award et le Plimpton Prize.

« Des nouvelles noires, assurées, piquantes. [...] Ottessa Moshfegh use de la laideur comme d'un couteau suisse intellectuel et moral. [...] Ses nouvelles basculent presque dans le conte, à la manière des écrits de l'auteure anglaise Angela Carter. Elle tient de Flannery O'Connor, Harry Crews et Katherine Dunn dans son intérêt pour les monstres [...]. Lire une de ses phrases, c'est comme poser la main sur une clôture électrique. »

The New York Times

« Ottessa Moshfegh s'est rapidement imposée comme l'une des nouvelles voix majeures du monde littéraire. Son intérêt pour ceux qui sont isolés, pas seulement en marge de la société, mais dans les confins même de leur enveloppe corporelle, évoque le travail de ses brillants prédécesseurs – Mary Gaitskill, Christine Schutt et, à certains égards, Eileen Myles. »

The New York Times Book Review

PAUVERT

LES DÉSIRS COMME DÉSORDRE

PIERRE ADRIAN
FRANÇOIS BÉGAUDEAU
AURÉLIEN BELLANGER
LAURENT BINET
CAROLINE DE MULDER
YANNICK HAENEL
SARAH HAIDAR
KAOUTAR HARCHI
CAMILLE LAURENS
MARIA POURCHET
BLANDINE RINKEL
PHILIPPE VASSET
EMMANUEL VILLIN

PAUVERT

Treize écrivains parlent du désir. Après le moment « Me too », dans une société post-Weinstein, post-Polanski, post-Matzneff, comment penser cet élan, tumultueux et vital, ce qu'il engendre ou bien entraîne ? Dans notre monde fracturé où tout est à la fois plus chaotique et plus conditionné, comment comprendre ces désordres ?

Et qui mieux que des romanciers pour en saisir les enjeux politiques ou intimes, en explorer les ambivalences, les tensions, la beauté ?

En 2010, un soir de PSG-OM qui sentait la poudre
(il y avait eu un mort ce jour-là), nous avions
rôdé autour du stade à la fin du match.

PIERRE ADRIAN

Le désir est-il une chose du xx^e siècle ?

AURÉLIEN BELLANGER

On n'est jamais forcé de créditer les mots
par lesquels un désir s'affiche autant
qu'il se masque, s'exprime autant qu'il se tait.

FRANÇOIS BÉGAUDEAU

Le désir de désordres est un rêve de ruines,
bien sûr, mais aussi de page qui se tourne.

LAURENT BINET

La nuit a ceci de merveilleux que le futur
et le présent c'est tout pareil, la nuit la gloire
est encaissable d'avance, ils sont déjà ce qu'ils
seront un jour.

CAROLINE DE MULDER

Est-il possible que la chose qui vous guide
en même temps vous égare ?

YANNICK HAENEL

Aller à ma perte, la rencontrer, l'embrasser
et lui faire l'amour...

SARAH HAIDAR

Il est frappant de constater à quel point le postulat du non-désir sexuel des femmes qui portent le voile a pour envers la souveraineté d'un désir sexuel masculin qui confine à l'invisible ce qui se serait refusé à sa volonté de voir et de savoir.

KAOUTAR HARCHI

À quoi bon les mots quand on a du désir ?

CAMILLE LAURENS

Il ne mange plus, se prépare à l'adorer selon Ovide, à suivre les règles de l'art d'aimer qui conduisent les hommes à la métamorphose, au féminin.

MARIA POURCHET

Il faut dire qu'on m'avait, dans l'adolescence, appris à avoir du mépris pour les jeunes femmes et leurs tourments.

BLANDINE RINKEL

Il y a, au cœur de Paris, une installation aussi discrète qu'immense qui est la plus parfaite expression d'un pur désir de désordre.

PHILIPPE VASSET

Il n'y a encore pas si longtemps, un simple message pouvait donner naissance à un roman.

EMMANUEL VILLIN



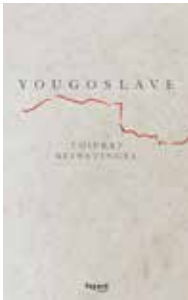
JULIETTE ADAM
TOUT VA
ME MANQUER

Nombre de pages : 272
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 18,00 €
Code Hachette : 6331084
EAN : 9782213717449
Attachée de presse :
Alina Gurdiel
Date de sortie : 19/08/2020



OTTESSA MOSHFEGH
NOSTALGIE
D'UN AUTRE MONDE

Nombre de pages : 320
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 21,50 €
Code Hachette : 6737826
EAN : 9782213706238
Attachée de presse :
Alina Gurdiel
Date de sortie : 19/08/2020



THIERRY
BEINSTINGEL
YUGOSLAVE

Nombre de pages : 560
Format : 153 x 235
Prix provisoire : 24,00 €
Code Hachette : 4658956
EAN : 9782213717050
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2020



BARBARA CASSIN
LE BONHEUR,
SA DENT DOUCE
À LA MORT

Nombre de pages : 200
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 19,00 €
Code Hachette : 8560488
EAN : 9782213713090
Attachée de presse :
Alina Gurdiel
Date de sortie : 31/08/2020



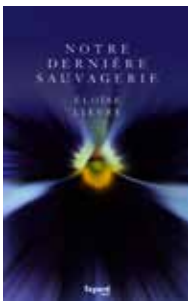
DOROTHÉE JANIN
L'ÎLE DE JACOB

Nombre de pages : 208
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 18,00 €
Code Hachette : 8710813
EAN : 9782213713168
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2020



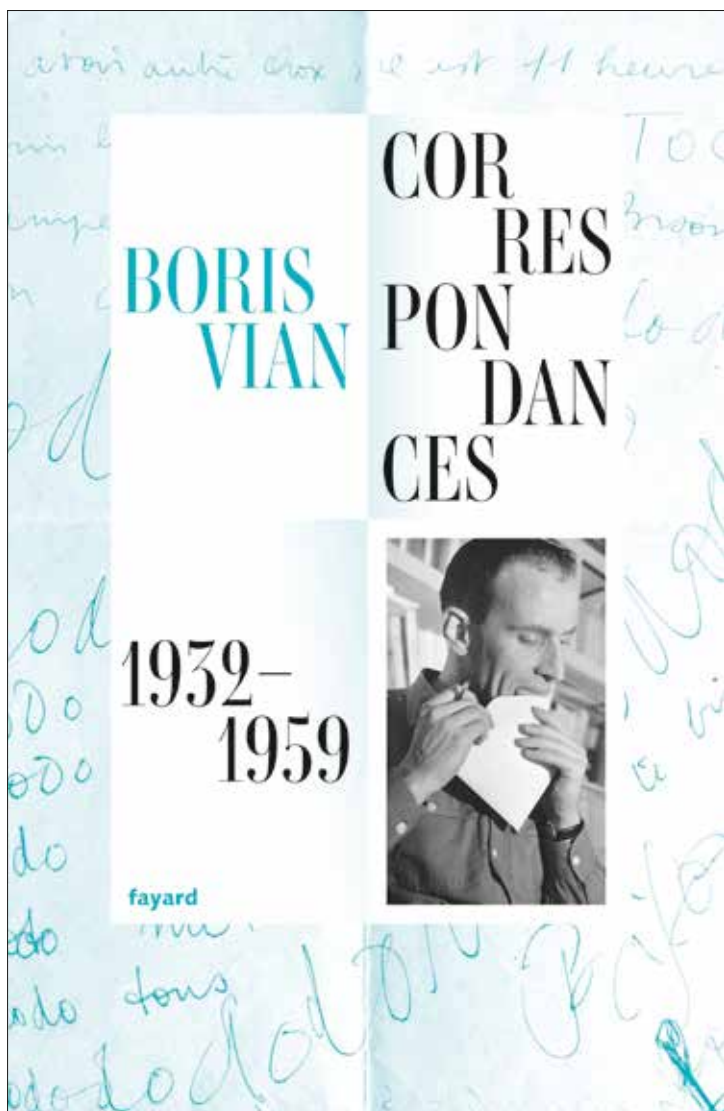
COLLECTIF
LES DÉSIRS
COMME DÉSORDRE

Nombre de pages : 250
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 19,00 €
Code Hachette : 6002498
EAN : 9782720215674
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 16/09/2020



ÉLOÏSE LIÈVRE
NOTRE DERNIÈRE
SAUVAGERIE

Nombre de pages : 300
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 19,00 €
Code Hachette : 4380414
EAN : 9782213716985
Attachée de presse :
Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2020



EN LIBRAIRIE LE 19 AOÛT 2020

ATTACHÉES DE PRESSE

Dominique Fusco

01 45 49 82 32

dfusco@editions-fayard.fr

Alina Gurdziel

06 60 41 80 08

alinagurdziel@gmail.com

RELATIONS LIBRAIRES ET SALONS

Laurent Bertail

01 45 49 79 77

lbertail@editions-fayard.fr

Romain Fournier

01 45 49 82 15

rfournier@editions-fayard.fr

DROITS SECONDAIRES ET AUDIOVISUELS

Carole Saudejaud

01 45 49 82 48

csaudejaud@editions-fayard.fr

SERVICE COMMERCIAL

Katy Fenech

01 45 49 82 38

kfenech@editions-fayard.fr

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Hachette Livre

ÉDITIONS FAYARD

13, rue du Montparnasse

75006 Paris

www.editions-fayard.fr